

...Lexique des termes musicaux...

Etude : Pièce de musique particulière destinée au piano. Elle n'a pas de forme précise, le but recherché étant d'allier une difficulté technique spécifique à un contenu expressif. Les études de Chopin et de Liszt sont célèbres.

Exposition : Première partie de la fugue ou de la sonate dans laquelle sont exposés le ou les thèmes. Dans la fugue, l'exposition comprend le thème (ou sujet), présenté quatre fois sur des notes différentes et suivi par le divertissement. Dans la sonate, l'exposition fait entendre tout le matériau de l'œuvre qui sera ensuite développé.

Expressionnisme : Mouvement artistique du début du XX^e siècle, regroupant certains peintres et écrivains, et des musiciens comme Schonberg, Berg et Webern. La tendance était de pousser l'expression et la sensibilité à un point extrême et de faire régner une tension constante. Dans le cadre de ce mouvement, les lois de l'harmonie classique furent bouleversées et on aboutit à un nouveau langage musical.

Fado : Chanson populaire portugaise de forme strophique née au début du XIX^e siècle.

Fandango : Danse d'origine andalouse qui fut reprise et exploitée par de nombreux compositeurs classiques.

Fanfare : 1) Morceau court pour cuivres, signalant le début d'une cérémonie ou d'une partie de chasse. 2) Les compositeurs classiques introduisirent des fanfares jouées par des cuivres dans leurs symphonies. 3) Orchestre formé exclusivement d'instrument à vent et de percussion.

Fantaisie : Titre donné à certaines pièces de musique pour instrument à clavier. Ce mot apparaît au XVI^e siècle. Il n'implique aucune structure précise mais souligne au contraire le caractère improvisé de toute œuvre appartenant à ce genre.

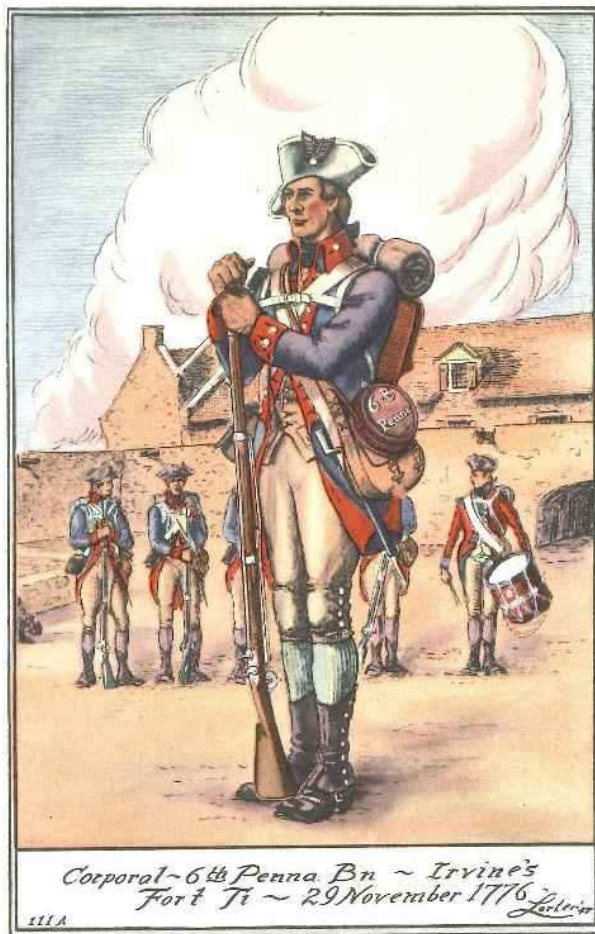
Farandole : Danse provençale dans laquelle tous les danseurs se prennent par la main pour former une chaîne. Ils sont conduits par des musiciens jouant du galoubet et du tambourin. La musique, écrite dans une mesure 6/8, est d'un tempo assez lent. Elle a été évoquée particulièrement dans *L'Arlésienne* de Bizet.

Fausse relation : Terme du langage harmonique. Elle apparaît quand deux notes distantes seulement d'un demi-ton se suivent dans les deux voix différentes. Lorsque l'on joue un mi d'une voix supérieure suivi d'un mi-bémol dans la basse. Au XVIII^e siècle, c'était à éviter mais le XIX^e balaya cet interdit.

...Ephéméride du bicentenaire...

- 1^{er} mars 1811 : Napoléon 1^{er} accorde un budget d'un million et demi de francs pour la construction de la route de Wesel à Hambourg.
- 1^{er} mars 1811 : Napoléon 1^{er} réunit à Toulon 20.000 hommes et 16 vaisseaux de guerre en vue d'une expédition vers la Sicile ou la Sardaigne.
- 11 mars 1811 : Prise de Badajoz par Soult.
- 13 mars 1811 : Victoire de Ney sur les Anglais à Redinha
- 20 mars 1811 : Naissance du roi de Rome, sous le nom de Napoléon François Charles Joseph Bonaparte.
- 29 mars 1811 : lettre au prince Kourakine. La guerre avec la Russie se prépare.
- 11 avril 1811 : Combat de Guisando au passage du col d'Avis.
- 15 avril 1811 : Abolition du régime féodal en Illyrie.

.....Carte postale ancienne.....



Rédacteur en chef Campagne
Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne
Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

La Gazette N°75

*Le magazine bimestriel de
La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale
et cantinière de l'Empire (1810)*

METEO

C'est le printemps et les températures sont en hausse constante. Avril restera encore frais mais il fera meilleur en mai. De belles journées sont à prévoir avec quelques averses éparses, par-ci, par-là. Le soleil brillera durant la journée normalement partout et se couchera vers le soir. Les températures varieront entre au-dessous et au-dessus des normales saisonnières.



HOROSCOPE

Poisson : Pour les natifs du 2^e décan, mariez-vous à une chinoise née l'année du chat et faites des petits poissons-chats mais au supermarché, préférez un cabas à un filet !

Bélier : Vous foncerez à travers tout sans complexe. Vous avez la tête dure et comme disait Jean Baptiste Poquelin : « Mieux vaut l'avoir dure demain que molle hier ! » Natif du 31 avril attention aux poissons.

.....Le mot du secrétaire.....

Chers lecteurs, Avril est bien entamé et déjà pointe le joli mois de mai. Le ciel est de plus en plus souvent bleu. Les hirondelles ne vont plus tarder et les odeurs champêtres embaument des matinées encore fraîches que baigne une agréable brume de saison. Les champs de nos campagnes forment un bouquet qui se renouvelle sans cesse. Les anémones, les jonquilles, les marguerites et les tenaces pissenlits nous offrent leurs chatoyantes couleurs. Sachons en profiter ! L'année avance et le temps, dans sa course inexorable, nous rappelle une échéance que nous voudrions tellement mémorable : le déjà très attendu concert des 20 ans de la Batterie.

Tout le comité est sur la brèche. Les projets d'affiches vont bon train à coups de courriel et chacun y va de son avis pour finaliser quelque chose de bien. Les hôtels pour nos hôtes de d'ores et déjà sollicités, voire déjà réservés. Les assurances sont prises. Le gîte et le couvert seront assurés

Le programme musical quant à lui, se peaufine chaque vendredi soir toujours sous la direction de José le quel est assisté d'Alex. Les studieux grognards sont appliqués. Mais avant, nous avons quand même une année à remplir et d'autres personnes nous attendent. A commencer par la ville de Boulogne-sur-Mer, dans le Pas-de-Calais, chère à notre cœur. Boulogne, c'est le château de Pont-de-brique où résida l'Empereur, c'est le camp de Boulogne, l'armée d'Angleterre, la grande distribution de la Légion d'honneur dans la plaine de Terlincthun. Mais c'est aussi le souvenir joyeux de nombreuses parties de plaisir autour d'un verre et la rencontre d'amis du 4^e léger, cher à mon cœur, puisque c'est en leur sein que, pendant dix ans, j'y ai fait mes premières armes avant d'intégrer la Garde, enfin, la B.G.H.A.

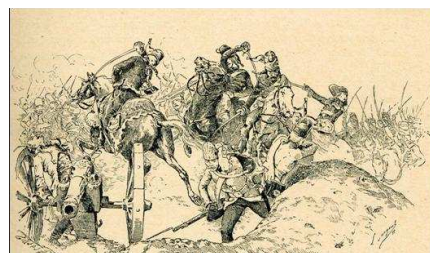
De nouveau, nous allons renouer avec quelques petits séjours en car sans Dédé, à présent. Ce dernier a pris une retraite sûrement bien méritée, et s'est retiré au monastère du sacré car de Dédé, sis au Tibet. L'hiver a été terriblement long cette année et je me réjouis d'avance de ces prochaines échéances à venir. Je me réjouis, comme toujours, à l'idée d'entendre derrière moi, résonner nos instruments et les couleurs chatoyantes de nos uniformes. Je me réjouis également du fait que le jeune Franck aurait envisagé de nous rejoindre, apportant un peu de sa jeunesse au sein de ces « vieux de la vieille » comme on le disait il y a deux cents ans. C'était une expression toute droite sortie des gibernes des grognards, une sorte d'apocope, qui désignait simplement « les vieux soldats de la Vieille Garde ».

Alors, cher Franck, nous te souhaitons de nouveau la bienvenue et que puissent avec toi, d'autres jeunes tambours rejoindre la formation. Ces tambours que le langage vert du troupière désignait comme des « tapins » ; les « turlututus » étant les fifres. Campagne

.....Portrait.....

Le général Pierre Dumoustier (1771 – 1831)

Pierre Dumoustier est né de Gabriel Etienne René et de Louise Henriette Emilie Le Serrurier à Saint-Quentin, le vendredi 17 mars 1771 (NB : les *biographies universelles ed 1837*, le citent comme étant né à Nîmes) dans une famille de négociants en toiles. Pour la petite histoire, de 1782 à 1785, il étudie à Tonbridge dans le Kent (GB). Il fut un soldat réquisitionnaire et partit le 23 août 1793 avec le 1^{er} bataillon de réquisition de Saint-Quentin. Il devient sergent le 11 vendémiaire de l'An II (2 octobre 1793) puis est incorporé le 27 pluviôse suivant (15 février 1794) au 6^e régiment de hussards à l'armée du Nord (sources : *Les biographies Universelles et Fastes de la Légion d'honneur* ; d'autres sources citent le 5^e hussard !). Le 14 prairial (2 juin), il est nommé brigadier-fourrier et en fructidor, il reçoit une grave blessure qui l'oblige à rentrer en France.



En mars 1795, il accompagne en qualité d'aide de camp provisoire, le général Krieg à l'armée des Côtes de Brest et de Cherbourg, et appelé à Paris avec son général, après les événements de vendémiaire An IV, il obtint le 29 prairial (17 juin 1796) la confirmation de son grade et le brevet de sous-lieutenant. Nommé le 8 frimaire de l'An V (28 novembre 1796) aide de camp du commandant en chef des grenadiers de la Garde du Directoire, il devient lieutenant le 25 prairial de

la même année (13 juin 1797). Le 29 frimaire de l'An VII (19 décembre 1798), il est nommé capitaine et participe sous les ordres du général Bonaparte aux journées des 18, 19 et 20 brumaire de l'An VIII (19, 20 et 21 décembre 1798). Le 13 nivôse de l'An VIII (3 janvier 1800), il est adjoint aux adjudants généraux de la Garde consulaire. Il embarque pour l'Égypte le 26 pluviôse de l'An IX (15 février 1801) avec plusieurs dépêches pour Bonaparte. Lors de la traversée, il participe au combat naval de Portoferraio. Adjoint à l'état-major du palais du gouvernement le 28 ventôse de l'An X (17 mars 1802), il est nommé chef d'escadron le 8 fructidor (26 août) En 1802, pendant la paix d'Amiens, il retourna en Grande-Bretagne voir son ancien proviseur Vicesimus Knox. Il est titulaire de la Légion d'honneur le 15 pluviôse de l'An XII (5 février 1804) et est nommé commandant dans l'ordre, le 25 prairial suivant (14 juin).



Le 26 octobre 1804, il reçoit le commandement du 34^e régiment d'infanterie de ligne avec le grade de colonel (NB d'autres sources citent le 63^e) attaché au 5^e corps de la Grande Armée. Le 34^e faisait bien partie de la 2^e brigade de la 3^e division du 5^e corps à Austerlitz. Le 63^e n'a pas participé à la bataille. Il fit, à la tête de ce régiment, les campagnes d'Autriche et de Prusse. Il combattit à Ulm et à Austerlitz et à Saalfeld. Le 10 octobre 1806, il est

blessé d'une balle à la jambe gauche à Iéna et le 26 décembre, à Pulstuck, d'un coup de baïonnette. Il est nommé général de brigade sur le champ de bataille par l'Empereur. Il continue en Pologne et se trouve au combat d'Ostrolenka, le 16 février 1807 puis il rentre en France.

En 1808, il est en Espagne et reçoit le titre de baron de l'Empire le 19 mars. En juillet, il se trouve au siège de Saragosse. Ironiquement, un contemporain de Tonbridge, Archibald Campbell, servait comme lieutenant-colonel dans l'armée péninsulaire de Wellington pendant la même campagne. Le 5 avril 1809, il commande le 2^e régiment de chasseurs à pied de la Garde et se bat à Essling et à Wagram. Après la paix de Vienne, il est nommé général de division, le 24 juillet 1811 et continue de servir dans la Garde. Le 24 août, il pénètre dans Baneza et contribue à la défaite d'Espoz-y-Mina. Le 5 novembre, il accompagne le général Bonet, lors de sa rentrée dans les Asturies et à la tête de 3 bataillons de la Jeune Garde, il combat au col de Pajarès.

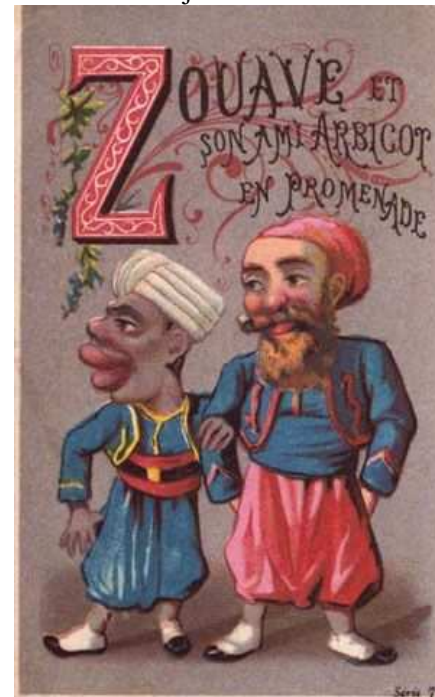


Pendant la campagne de 1812, il eut le commandement de toute la Jeune Garde dans l'armée du Nord de l'Espagne. Rappelé en France en janvier 1813, il est, en mai, nommé commandant de la 2^e division de la Jeune Garde composée de 16 bataillons et entame la campagne de Saxe.

.....Rubrique musicale.....

« La Madelon » ou « Quand Madelon »

Les paroles de cette chanson sont de Louis Bousquet qui l'écrivit en 1913. L'intéressé avait contracté un engagement volontaire en 1889 au 3^e régiment de zouaves à Batna, capitale de l'Aurès en Algérie. Chaque soir, avec ses camarades, il allait au café. La servante était jolie, avenante, cordiale à souhait. Elle riait avec tous. Sa bonne humeur reconfortait tous les exilés de métropole. C'est en pensant à elle qu'il écrivit « *Quand Madelon* » sur une marche déjà connue.



Cette jolie servante avait pour nom Madeleine Martin et était la fille des propriétaires du café. Cet établissement était situé au « Camp », premier quartier de Batna, construit à l'intérieur des remparts qui délimitaient le camp militaire à l'origine de la ville. En 1906, « un comique troupier », répondant au nom de Charles Joseph Pasquier dit « Bach » à qui on doit « L'ami Bidasse », est embauché à l'Eldorado, une scène parisienne. Il y participera aux revues, tours de chants, vaudevilles et opérettes jusqu'en 1914.

Vers 1910, presque aussi célèbre que Polin, dont il était « l'élève », il est devenu l'un des troupiers les plus en vogue et se produit, pendant les mois de relâche de l'Eldorado, aux Ambassadeurs et à l'Alcazar d'été. Le 23 avril 1914, sur la musique de Camille Robert, il chante « Quand Madelon », à l'Eldorado mais la chanson ne rencontre pas le succès attendu. Polin la reprend sans plus de succès. « Quand Madelon » est rangée dans un tiroir. Malgré cela, elle fera partie du répertoire des bidasses de « Paname » qui se plaisent à la lancer le soir, au cantonnement.

Le 2 août 1914, c'est la guerre et la mobilisation. Les Français courent aux frontières « la fleur au fusil », des chansons aux lèvres. En août 1914, un artilleur du nom de Sioul, cantonné à l'école Jules Ferry de Fontenay-sous-bois, qui avait participé à la création de « Quand Madelon » par Bach à l'Eldorado, chante cette chanson à ses camarades. Le soldat Pasquier, alias « Bach » est mobilisé au 140^e régiment d'infanterie à Grenoble, dont il est natif. Sans le vouloir, il va imposer la chanson aux poilus. Sur la recommandation du général Gallieni, il sera chargé en 1916 d'une mission dont le « Théâtre aux Armées » sera plus tard le développement : distraire les combattants. Pour se faire, il parcourt les villages où les troupes de l'armée des Vosges et d'Alsace viennent se détendre. Il chante où il peut, dans les granges, parfois en plein air. Celle-ci obtient immédiatement un véritable succès et les auditoires reprennent en cœur : « *Madelon... Madelon* ». Peu de temps après, la chanson est traduite en anglais par un dénommé Basset et interprétée par un certain « Yvonnek » dans les camps anglophones. Ce chant prend place à côté de l'hymne national. Les fanfares françaises et anglaises se saluent alors au son de « *Quand Madelon* ».

Du front où elle a reçu la consécration de ceux qui se battent, la chanson gagnera l'arrière où elle se répand comme une traînée de poudre et devient extrêmement populaire alors que le public la boudait avant la guerre.

En vérité, dans les villages proches du front où régnait la faune des mercantis, rares étaient les « Madelon » dignes de figurer dans la légende. Mais le poète n'écrivait-il pas « qu'importe le vase, pourvu qu'on ait l'ivresse » ?



Le chanteur Marcilly fut le premier à enregistrer cette chanson en 1917 et en 1918, c'est par erreur que Lucien Boyer, l'auteur de *La Madelon de la Victoire*, reçut la Légion d'honneur. Georges Clemenceau pensait récompenser l'auteur de « *Quand Madelon* ». En 1921, une plaque est apposée sur la façade de l'école, rappelant que « *la Madelon est partie d'ici en août 1914 pour faire le tour du monde* ». C'est presque vrai ! Son auteur, Louis Bousquet, sera le 1^{er} maire de la nouvelle ville de Beauchamp de juillet 1922 à mai 1925.

Campagne

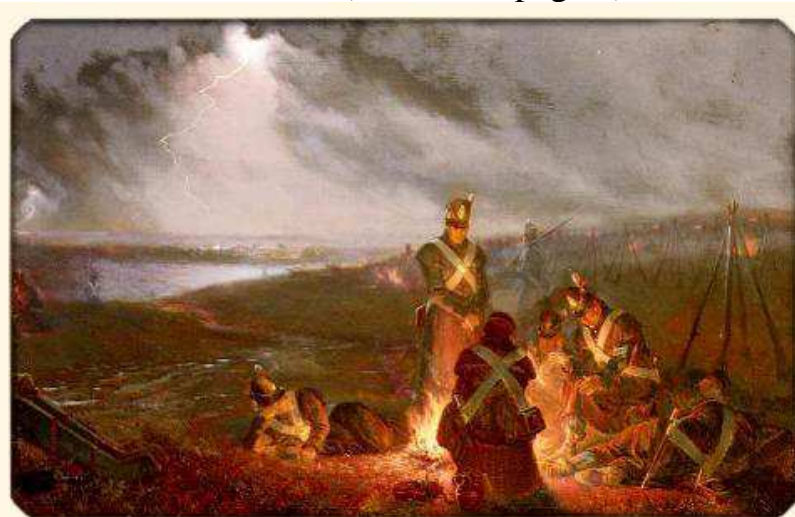
.....L'histoire d'une femme.....

Ducoud-Laborde dit « Breton-Double » (suite de la page 3)

Le colonel fit sortir un peloton et les évolutions furent exécutées par Breton-Double avec une précision et une ardeur qui enchantèrent l'Empereur, surpris de voir une femme manœuvrer un cheval avec la vigueur et l'assurance d'un soldat de dix campagnes. Il la nomma sur-le-champ, maréchal des logis d'ordonnance et lui remit un napoléon dans la main, donnant l'ordre qu'il lui en fût compté vingt-cinq. Breton-Double, enchantée, alla prendre la place que lui assignait son nouveau grade au milieu des félicitations des nombreux témoins de cette scène.

Le 6^e hussards partit pour la Prusse, et Eylau fournit bientôt à Breton-Double l'occasion de se distinguer. Elle avait été détachée sur l'aile droite pour porter un ordre et revenant à son poste, elle trouva un peloton aux prises avec des cavaliers russes. Elle s'élança le sabre à la main sur l'ennemi, tue le capitaine, dégage nos soldats, et revient au quartier-général rapportant l'écharpe de l'officier russe. Instruit de cette action d'éclat, l'Empereur la fit récompenser par une médaille d'or qu'elle garda religieusement.

A Friedland, elle reçut une balle sur la hanche droite qui lui laboura la cuisse. Furieuse, elle se jette dans la mêlée avec plus d'ardeur, lorsqu'une autre balle vint la frapper sous l'aisselle droite. Malgré cette nouvelle blessure, elle prend sa cravate, bande sa plaie, met son bras en écharpe et après avoir passé la bride de son cheval autour de son cou, change son sabre de côté et elle s'élança, se fraie un passage, et s'empare de six Prussiens qu'elle fait prisonniers et qu'elle amène à l'Empereur. Napoléon 1^{er}, la reconnaissant, fut si touché qu'il détacha sa croix d'honneur et la lui pinça sur la poitrine en donnant l'ordre de la conduire à l'ambulance pour y faire panser les blessures dont elle était couverte. Elle surviva à l'Empire et s'éteindra en 1852.



.....Anecdote.....

A Waterloo, les Anglais avaient bivouaqué un peu en désordre sur toute l'étendue du plateau. Eveillés au point du jour, ils commencèrent à rallumer les feux, à préparer leur repas, à nettoyer leurs uniformes et leurs armes. Au lieu de débarrasser les fusils, la plupart des soldats les déchargeaient en l'air. C'était une mousqueterie continue donnant l'illusion d'un combat. Les grand'gardes de Napoléon étaient ou peu vigilantes ou bien aguerries, car aucune relation française ne mentionne de fausse alerte causée par cette fusillade. Vers six heures, le 18 juin, à l'appel discordant des trompettes et des tambours, sonnant et battant de tous côtés à la fois, les troupes s'assemblèrent. L'inspection passée, bataillons, escadrons et batteries, guidés par les officiers de l'état-major, vinrent alors occuper leurs emplacements de combat.

(Source : www.histoire-en-question.fr)

.....PUB.....



...Portrait (suite)...

Gal Pierre Dumoustier

A Lutzen, Bautzen et à Wurtchen, il montra ce dont étaient capables de jeunes troupes inexpérimentées. A Dresde le 26 août, il est grièvement blessé d'un coup de biscaïen encore à la jambe gauche et rentre en France, sur ordre de l'Empereur, en septembre. Le 28 novembre 1813, il est fait comte de l'Empire. Du fait de ses blessures, il ne participe pas à la campagne de France de 1814. Pendant les Cent-jours, il est nommé pair par Napoléon et siège à la chambre pour la Loire-Inférieure. Il fut l'un des commissaires choisis après le désastre de Waterloo pour porter à l'armée l'adresse de la chambre des représentants. A la seconde restauration, le 24 décembre, il est mis à la retraite et en 1816, il dut s'exiler de Nantes et se rendit à Udine.

Il avait épousé la fille du général Dugommier, qu'il trouva dans un état de misère bien que la Convention nationale lui eût accordé une pension ; le Directoire avait refusé de la lui payer.

Dumoustier fut rappelé au service après la révolution de 1830 et le 5 août il prend le commandement de la 12^e division militaire à Nantes. Il y sera nommé inspecteur-général de l'infanterie le 13 mars 1831 et le 21, il est fait grand officier de la Légion d'honneur.

Le 25 avril 1831, il fut renversé de cheval lors d'une tournée faite aux environs de Beaupré et se casse la cuisse gauche. Le 13 mai, il est remplacé à son poste et le 12 juin, il subit une amputation. Il mourut à Nantes le 15 juin 1831, des suites de l'opération.

Son nom est gravé sur l'Arc de Triomphe.

Campagne

(Sources : *Biographie universelle-Histoire de l'armée et de l'Empire-Faste de la Légion d'honneur-Documents personnels*)

.....L'histoire d'une femme.....

Madame Poncet née Ducoud-Laborde

Voici l'histoire d'une des rares femmes qui aurait servi dans les armées de l'Empire. Cette histoire fait partie de la légende napoléonienne qu'alimentent de très nombreuses histoires populaires. Je n'ai trouvé aucune source vérifiable quant à sa véracité néanmoins, comme toute légende, il doit y avoir une part de vérité au départ. Alors, laissons-nous porter et rêvons un peu !

Par déduction, elle serait née en 1773, la demoiselle Ducoud-Laborde qui épouse en 1801 le maréchal des logis Poncet du 6^e Hussards. Refusant de quitter son mari, elle se travestit en hussard, convaincue de passer inaperçue. En 1806, lors d'une revue passée par l'Empereur notre "hussarde « se mit intentionnellement » hors des rangs dans une attitude qui ne pouvait qu'attirer l'attention. D'un ton courroucé, Napoléon demande des explications au colonel du régiment et exige que l'on mette cet homme aux arrêts. « Sire, reprit le colonel, permettez-moi d'en appeler à vous-même d'un jugement si sévère et de solliciter la grâce de mon volontaire ; vous ne me la refuserez pas quand vous l'aurez interrogé. »

– « Eh bien ! Soit ! Dit l'empereur. Qu'il vienne ! »
Le hussard au galop l'eut bientôt rejoint, et il s'établit entre eux le dialogue suivant :

– « Ton nom ? »
– « Mon Empereur, mon nom est Ducoud-Laborde : le régiment m'appelle Breton-Double. »

– « Pourquoi as-tu quitté les rangs ? »
– « Je n'y suis jamais entré ; j'ai toujours suivi le régiment comme volontaire, ne voulant en faire partie que quand votre majesté m'en aura trouvé digne. »

– « Depuis quand es-tu attaché au régiment ? »
– « Depuis huit ans. »
– « Qui t'a engagé à prendre du service ? »
– « L'amour de mon pays et de mon mari dont je n'ai jamais voulu me séparer. »

– « Quoi ! Vous êtes une femme ? »
– « Oui, sire, et vous n'aurez jamais dans le régiment de bras plus dévoué que le mien. »

– « Quel est le nom de votre mari ? »
– « Poncet, maréchal des logis chef. » ...
– « C'est bien. Connaissez-vous la manœuvre ? »
– « Oui, sire, et le maniement du sabre aussi. »

– « Je suis curieux de le voir » dit l'empereur, « Colonel, faites avancer un peloton, et que ce brave Breton-Double entre dans les rangs. »...

(suite page 6)

.....Citations.....

« Les qualités militaires, disait l'Empereur, ne sont nécessaires que dans quelques circonstances et dans quelques moments. Les vertus civiles, qui caractérisent le vrai magistrat, ont une influence de tous les moments sur la félicité publique. »

« Si la stabilité d'un gouvernement semble exiger une religion dominante, sa tranquillité repousse une religion dominatrice. » Mot profond et plein de justesse, adressé par le héros d'Italie à plusieurs prêtres députés vers lui pour lui offrir leurs hommages.

.....Rubrique historique.....

Waterloo - le dernier quart d'heure

On a tout écrit, tout dit sur la bataille la plus célèbre de Napoléon 1^{er} qui est aussi sa plus sévère défaite : Waterloo.

En une ultime journée, le désastre était consommé et la France était abattue au bout de sept coalitions fomentées contre elle depuis 1792. Nous sommes le dimanche 18 juin 1815. Il est presque vingt heures et il ne reste à Napoléon 1^{er} que treize bataillons de la Garde qui n'avaient pas été engagés sur vingt-trois. Huit bataillons de la jeune Garde s'étaient épuisés à Plancenoit et y étaient encore indispensables. Deux bataillons de la Vieille Garde, un du 2^e grenadiers et un du 2^e chasseurs, avaient contenu temporairement les Prussiens.

Des treize restants, un était en carré à l'embranchement du chemin de Plancenoit et de la route de Charleroi afin de garder une ligne de communication. Les deux bataillons du 1^{er} grenadier sont laissés au quartier général, au cas où.

Napoléon porte lui-même les dix autres bataillons en avant, soit six mille hommes de la Vieille et de la Moyenne Garde, quand il entend des coups de feu sur sa droite vers Papelotte suivis de quelques troupes de Durutte qui commencent à fuir au cri de « Sauve qui peut ! »

Il confie au général Louis Friant, quatre bataillons, un du 3^e et celui du 4^e grenadiers, les 2 du 3^e chasseurs pour mener avec le corps de Reille une attaque furieuse et il dispose lui-même les six autres bataillons en diagonale, de la Haye-Sainte à Plancenoit. Il a l'intention de mener lui-même ces six bataillons à la suite des quatre premiers pour enfoncer à tout prix la ligne anglaise et terminer la journée (source A. THIERS).

Ney arrive et réclame un puissant secours d'infanterie après les

terribles charges de cavalerie qu'il avait lancées dans l'après-midi. L'Empereur lui donne les quatre bataillons qu'il vient de confier à Friant. La Garde, aux ordres de Ney et de Friant, donne et Wellington à la vue des bonnets à poil sent que l'heure suprême a sonné. Son commandant en second lui demande des ordres au cas où le duc se ferait tuer. « Celui de mourir jusqu'au dernier, s'il le faut, pour donner aux Prussiens le temps de venir. » Puis Wellington resserre sa ligne de bataille en arc de cercle pour prendre les bataillons de la Garde sous un feu concentrique. Dès que le premier apparaît, le 3^e chasseurs, la mitraille accueille les premiers rangs en le perçant en cent endroits différents. La Garde flotte quelques secondes, resserrent ses rangs mais avancent toujours puis, les autres bataillons apparaissent en échelon, soutenus sur la gauche par les divisions des généraux Foy et Bachelu qui attirent vers elle le feu ennemi. La Garde décharge à son tour un feu meurtrier sur les Anglais et se prépare à croiser les baïonnettes quand l'infanterie de Maitland, cachée dans les hautes herbes, se lève et ajuste à bout portant un autre tir terriblement meurtrier.

La Garde ne recule cependant toujours pas. Elle continue d'avancer en resserrant ses rangs. Friant court vers l'Empereur qui, venant de faire mettre en carré sur sa droite un bataillon de la Garde pour contenir la cavalerie ennemie, s'avance lui-même à l'assaut des lignes anglaises avec les cinq derniers bataillons qui lui reste.

Tandis qu'il écoute Friant, un œil toujours rivé sur sa droite, il aperçoit venant de Papelotte, trois mille cavaliers qui se précipitent sur la déclivité du terrain.

Ce sont les escadrons du major général John O'Vandeleur et de Sir Hussey Vivian qui, voyant arriver les Prussiens de Hans von Zieten, se sentirent appuyés, chargèrent les troupes françaises et inondèrent rapidement le terrain. L'Empereur dès lors court aux autres bataillons pour les mettre en carré et empêcher que sa ligne ne soit percée entre la Haye-Sainte et Plancenoit. Si la cavalerie de la Garde était intacte, il se débarrasserait aisément des cavaliers anglais mais il ne lui reste plus que quatre cents braves à opposer aux trois mille Anglais. Il les lance néanmoins afin de retarder l'inéluctable. Les bataillons de la Garde, formés en citadelle inébranlable couvre la cavalerie ennemie de feu mais ne peuvent l'empêcher de se répandre en tous sens.

L'infanterie de von Zieten, arrivée à la suite de la cavalerie, se jette sur la division Durutte déjà à moitié détruite, lui enlève la ferme de Papelotte et nous arrache ainsi le pivot sur lequel s'appuyer l'angle de notre ligne de bataille.

Il fallut dès lors faire face à deux ennemis à la fois et tout devint trouble et confusion.

Notre grosse cavalerie retenue sur le plateau de Mont-Saint-Jean par la fermeté de Ney, se voyant enveloppée, se retire pour n'être pas coupée du centre de l'armée. Ce mouvement rétrograde sur le terrain, se change en un torrent impétueux d'hommes et de chevaux. Les débris de Drouet-d'Erlon se débandent à la suite de nos cavaliers. Dès lors, Wellington qui s'était borné à défendre le terrain qu'il occupait, prend l'offensive et porte sa ligne en avant contre la Garde réduite de plus de la moitié et dont les blessés tentent de quitter le champ de bataille ce qui fera parcourir le long de la ligne le bruit

désastreux mais faux de : « La Garde recule ! » et qui sèmera la panique dans nos rangs.

L'Empereur Napoléon 1^{er}, ne dissimulant plus le désastre, tâche néanmoins de rallier les fuyards sur les carrés de la Garde encore intacts. Les infanteries anglaises et prussiennes continuent de déferler et de s'approcher des derniers carrés qui ayant tenu tête à la cavalerie, sont obligés de rétrograder, poussés par le torrent des unités en déroute.

Notre armée qui se battait depuis quatre jours, fatiguée, éprouvée, et qui avait ce 18 juin développé un courage surhumain, sombre d'un seul coup dans l'abatement, se défilant de ses chefs et ne se fiant plus qu'en Napoléon qu'elle ne voit plus puisque les ténèbres ont envahi le champ de bataille. Elle le demande, le cherche, ne le trouve pas, le croit mort et se laisse aller à un vrai désespoir. On le croit blessé. On le croit mort. Alors l'armée se livre à un sauve-qui-peut général qu'il ne nous appartient pas de juger, aucunement. Elle fuit en désordre sur la route de Charleroy et de la France. Elle y trouvera les équipages de l'artillerie française qui ayant épuisé leurs munitions ramenaient leurs caissons vides. La confusion s'en accroît et bientôt règnent le chaos et la terreur qu'infligent les Prussiens qui, sabrant tout ce qui leur tombent sous le fil, ne font pas de quartier. Même le postillon de l'Empereur sera sabré par le courageux von Keller et laissé pour mort. L'armée en déroute ne voit plus les quatre ou cinq carrés de la Garde au milieu de cent cinquante mille anglo-prussiens victorieux.

Les débris des bataillons de la Garde, se battent toujours sans vouloir se rendre. Les armes se taisent un moment et on lui propose de se rendre. En réponse,



Waterloo, onze heures du soir, Napoléon dans un des carrés du 1^{er} régiment de grenadiers de la Garde.

on entend des rangs du 1^{er} chasseurs, ces mots qui passeront les siècles : « Merde ! La Garde meurt et ne se rend pas ! »*

Ils ne purent être prononcés par le général Cambonne déjà très grièvement blessé au visage et gisant sur le champ de bataille. Recueilli et secouru par les Anglais. Il fut soigné et revint en France où il se défendra jusqu'à la fin de ne les avoir jamais prononcés. D'après des témoignages, il faut attribuer la citation fameuse au général Etienne Michel qui n'a pas survécu.

Seul reste en lice, le 2^e bataillon de l'éphémère 3^e régiment de grenadiers à pied qui venait d'être formé avec le 4^e. Ce 2^e bataillon, aux ordres du lieutenant-colonel Belcourt, est réduit de 500 à 300 hommes, refuse de mettre bas les armes et s'obstine à combattre. Les rangs se resserrent à mesure qu'ils s'éclaircissent et les survivants s'attendent à une dernière attaque. Ils font une décharge terrible qui renverse encore cent, deux cents cavaliers. Furieux les Anglais amènent de l'artillerie et tirent à outrance sur les angles du carré humain qui se resserre. Chargé encore une fois, il demeure debout et toujours dangereux. Trop peu nombreux pour rester en carré, les derniers combattants forment alors un triangle tourné vers l'ennemi de manière à sauver tout ce qui s'est réfugié derrière ses baïonnettes. Restant à peine à 150 hommes, ils font une dernière charge sur la cavalerie qui s'est acharnée à les poursuivre.

L'Empereur, quant à lui, s'était enfermer dans l'un des deux carrés du 1^{er} grenadier, que commandait le chef de bataillon Martenot. Il était avec ses vieux grenadiers, fiers du dépôt précieux confié à leur dévouement, bien résolu à ne pas le laisser arracher de leurs mains. De temps à autres, on faisait une halte pour reformer les rangs et faire le coup de feu lorsque des Prussiens, trop téméraires, osaient s'approcher d'un peu trop près.

Campagne

(Source : Histoire de l'Empire - A. Thiers p 548 à 567)

* On attribue également cette citation à un dénommé Rougemont Michel, auteur dramatique, qui l'aurait écrite dans le *Journal général de France*. Ce fut dans ce journal qu'après la bataille de Waterloo, en 1815, il aurait imaginé ces mots héroïques et les aurait placés dans la bouche du général Cambonne. Pourquoi pas !